

Hervé Di Rosa et les Arts modestes investissent la Villa Beatrix Enea

Acteur majeur de la Figuration libre, globe-trotter, collectionneur et concepteur de l'art modeste, Hervé Di Rosa est à l'affiche du Centre d'art contemporain d'Anglet (64) avec les collections du Musée international des arts modestes

Recueilli par Anna Maisonneuve

Pourquoi cette exposition à Anglet ?

Depuis vingt-deux ans, le Miam a réuni un fonds très divers, des œuvres d'art contemporain, des objets, des éditions... À un moment, on s'est senti un peu à l'étroit. On a eu envie d'externaliser et de faire voir nos collections. Anglet est la première étape hexagonale. Avec Lydia Scappini (responsable du pôle arts visuels d'Anglet et commissaire de l'exposition, NDLR), on a fait une sélection. Elle a aussi choisi des œuvres issues de mon travail qu'elle voulait mettre en regard.

Ces œuvres-là sont inspirées du tour du monde que vous avez entamé dans les années 1990 pour nourrir votre approche artistique de toutes les techniques artisanales du globe ? Principalement, en effet. Il y a des pièces que j'ai réalisées au Ghana, en Éthiopie, d'autres au Cameroun, au Mexique.

Quels sont les objets du Miam mis en avant à Anglet ?

On a choisi de se restreindre à la catégorie des arts populaires avec, par exemple, les figurines. Des personnages de toutes

« L'art modeste n'est jamais fait pour que ce soit beau ou pour faire avancer l'histoire de l'art »

les tailles et de toutes les provenances. Certaines sont en plastiques, d'autres en bois ou en terre.

Comment définir les Arts modestes ?

Je dis souvent que ce n'est ni un genre comme l'art brut, ni



Au côté des huiles sur panneaux de la collection Louis Carré & Cie, un ensemble de créations publicitaires et une sculpture de plâtre et de papier mâché de Motohiro Hayakawa issues du Musée international des Arts modestes de Sète. ALEXANDRA VAQUERO



Hervé Di Rosa. VINCENT DI ROSA

un mouvement artistique comme ont pu l'être l'Arte povera, Supports/Surfaces et ainsi de suite. C'est plutôt un regard porté sur les objets et les images qui sont des productions périphériques à tous les territoires de la création. On trouve de l'art modeste dans l'art contemporain, l'architec-

ture, les arts populaires... Dans tous les moyens d'expression où il y a une frontière, des marges, des choses un peu indéfinissables, écartées, marginalisées ou occultées. L'art modeste est là pour les nommer.

Ce regard porté sur ces objets engage un rapport au monde différent ?

Sans doute, mais il est pluriel. Bernard Belluc (le cofondateur du Miam, NDLR) relie ces objets à la nostalgie, à l'enfance, avec une dimension psychologique voire thérapeutique. Moi, je les regarde avec ce qu'ils apportent d'invention, de nouveautés esthétiques. Dans un œuf Kinder, on peut tomber sur des découvertes inopportunes, des hasards de la création.

Avez-vous réalisé une œuvre pour Anglet ?

Oui, une série de deux aquarelles qui représentent une partie des collections de figurines montrées ici.

Que représentent-elles ?

Toutes sortes de personnages issus de dessins animés, de séries, de films, de publicités obscures... Avec le temps, les références tombent dans l'oubli, on ne sait plus à quoi ces silhouettes se réfèrent. Ne restent que la forme et l'intérêt esthétique. La nécessité a une grande importance. L'art modeste n'est jamais fait pour que ce soit beau ou pour faire avancer l'histoire de l'art, il est toujours fait par nécessité, pour gagner sa vie ou pour être là. Ça, c'est très important.

Les découvertes formelles qui en découlent sont d'autant plus intéressantes. On ne pourrait pas les trouver même en y travaillant des années. C'est de la création impromptue.

Le dénominateur commun aux arts modestes, c'est donc la nécessité ?

Voilà, en dehors de toute notion d'art. Dubuffet, qui m'a précédé avec l'art brut, disait toujours que la création était là où on l'attendait le moins. Je suis assez d'accord avec cela.

« Figure-toi ! Hervé Di Rosa & les collections du Musée international des arts modestes » jusqu'au samedi 15 octobre à la Villa Beatrix Enea, Anglet (64). Entrée libre du mardi au samedi de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h.

Deux versions inoxydables de « L'Avare » : le prix de l'or ou de l'eau

La pièce de Molière est donnée les mêmes soirs en deux lieux de la région. Deux approches originales et très différentes

« L'Avare » est la pièce la plus jouée de Molière. Parce que c'est aussi la plus cruelle et malgré une fin un peu mal ficelée, elle demeure l'une des plus méchamment justes et actuelles qu'il ait écrites. Alors évidemment, en cette année Molière, il était logique que'on la trouvât en deux exemplaires dans la région.

Visionnaire ou grinçant

La première a été créée en 2003, alors qu'on était encore loin d'y penser. Mais depuis, elle n'a pas quitté les plateaux, ou du moins les castelets puisque la version des Espagnols de Tabola Rassa, une des plus originales, est un théâtre d'objets. Visionnaire pour l'époque, mais de plus en plus d'actualité, cette réécriture se situe dans un avenir où l'eau

est devenue plus importante que l'or et les personnages sont remplacés par... des robinets. Qui en ont l'aspect des caractéristiques psychologiques. Ainsi, Harpagon est un vieux robinet de jardin rouillé alors que Cléante est un pimpant mélangeur en inox... Jamais démodée, jamais abandonnée, cette version ravivera la flamme moliéresque de ceux qui ont déjà vu et revu « L'Avare », le vrai.

Comme cet autre « Avare » de la semaine, mis en scène par Daniel Benoin qui reprend pour l'occasion une version créée elle aussi il y a vingt ans. Et cette fois, avec Michel Boujenah dans le rôle-titre. Qui compose un Harpagon moins caricatural qu'à l'accoutumée, écartelé entre son amour pour l'or et celui pour sa jeune promise, amou-

reuse de son fils Cléante. Le tout est jeté dans une scénographie très sobre, où toutes les nuances du blanc au noir interdisent une autre couleur. Sans obérer l'inévitable comique de la pièce, Daniel Benoin a choisi de ne pas en masquer les côtés sombres, ni la pitié que l'on peut éprouver pour un Harpagon aussi prisonnier de son appât du gain qu'il en est tyrannique envers les autres. Une version esthétique et grinçante.

Jean-Luc Éluard

« L'Avare » de Tabola Rassa, mercredi 4 octobre à 20 h 30 et jeudi 5 octobre à 19 h 30 aux Halles à Tonnay-Charente (17). 7, 17 et 20 €. www.theatre-coupedor.com ou 05 46 82 15 15. « L'Avare » de Daniel Benoin, mercredi 4 et jeudi 5 octobre à 20 h 30 au Pin Galant à Mérignac (33). De 15 à 45 €. www.lepingalant.com ou 05 56 97 82 82.



Un Michel Boujenah sobre et puissant. PHILIPPE DUCAP